

ÊTRE SKINHEAD. UNE IDENTITÉ POLITIQUE ?

PAR

Angelina PERALVA

Université de Sao Paulo
Centre d'analyse et d'intervention sociologiques (E.H.E.S.S.)

L'identité est effectivement au cœur de la question skinhead. Mais peut-on pour autant véritablement parler, dans ce cas, d'identité politique ? Les thèmes politiques sont présents ; mais jamais sous la forme d'enjeux négociables - plutôt sous la forme d'une vision totalisante du monde.

Dans l'effort de répondre à la question posée, cet article reprendra des éléments non complètement exploités d'une enquête menée en 1990 avec une bande de skinheads parisiens¹. Les limites de l'enquête sont évidentes : nous n'avons travaillé qu'avec un seul groupe. Son intérêt, par contre, vient de ce qu'il nous a été possible d'aller au-delà d'entretiens individuels et de l'observation (qui font également partie du corpus de la recherche), en faisant appel à la méthode de l'intervention sociologique².

Le propre de cette méthode est de reconstituer des liens sociaux en situation de laboratoire, en mettant des acteurs face à des alliés ou à des adver-

1. Les résultats de cette enquête ont été partiellement publiés in *La France raciste* (livre collectif dirigé par Michel Wieviorka), Paris, Seuil, 1992 ; et aussi in Peralva (A.), "La violence skinhead", Pré-actes du colloque *L'engagement politique, déclin ou mutation ?* Paris, CEVIPOF/FNSP, 1993.

2. A propos des principes théoriques qui fondent la méthode de l'intervention sociologique et de ses techniques de mise en œuvre, cf. Touraine (A.), *La voix et le regard*, Paris, Seuil, 1978. (Nouvelle édition, collection de poche, 1993). Comme chercheurs, ont participé à l'intervention sociologique avec les skinheads, Danilo Martuccelli, Angelina Peralva, Ioura Petrovna et Michel Wieviorka.

saires pour observer le mode de construction de leurs relations réciproques et en faire l'objet même de l'analyse. Dans le cas des skinheads, une telle démarche ne pouvait être envisagée que de façon partielle. Si le thème de l'antisémitisme, ou celui de l'antiracisme étaient par exemple importants dans la discussion avec eux, il ne saurait être question de les mettre face à un juif, ou même face à Harlem Désir, comme cela a été le cas dans l'étude sur police et racisme³. L'un comme l'autre sont perçus par les skinheads, non pas comme de simples adversaires, mais comme de véritables ennemis, avec lesquels, comme dans une guerre, tout dialogue est impossible.

Or, le but pour nous était moins de reconstruire le discours idéologique des skinheads - ce que les entretiens permettraient déjà aisément - mais d'ouvrir un groupe entièrement replié sur lui-même. De ce point de vue-là, notre succès a été limité - mais suffisant pour démontrer pourquoi être skinhead ne constitue pas une identité politique. L'intervention sociologique a aussi permis de montrer les formes d'élaboration de leur discours (puisé dans l'arsenal idéologique de l'extrême-droite) et, en même temps, ses formes d'enracinement dans une population précise.

Cependant, ce qui fait la particularité de cette "mouvance", face à d'autres groupements de l'extrême-droite, c'est l'appel à la violence. Autrement dit, l'appel à ce qui rend toute politique impossible ; ou à ce qui constitue l'expression de la défaillance d'un système politique, ou d'un lieu politique de négociation. Tous les skinheads de cette bande n'avaient pas le même don d'expression verbale que leur leader, mais ils chahutaient souvent pour manifester leur approbation ou leur désapprobation. Le travail s'est déroulé au long de quatre jours, en alternant des séances fermées, sans la présence d'invités, et des séances ouvertes, où un invité, choisi avec l'accord du groupe, animait la discussion sur un thème. Le calendrier a été le suivant :

Première séance : fermée. Vendredi 9/11/1990. Première partie de la soirée.

Deuxième séance : ouverte. Vendredi 9/11/1990. Deuxième partie de la soirée. Invitée : une ancienne élue du Parti Socialiste.

Troisième séance : fermée. Samedi 10/11/1990. Première partie de l'après-midi.

Quatrième séance : ouverte. Samedi 10/11/1990. Deuxième partie de l'après-midi. Invité : un commissaire de police.

Cinquième séance : ouverte. Samedi 10/11/1990. Soirée. Invité : un professeur de lycée.

Sixième séance : fermée. Dimanche 11/11/1990. Première partie de l'après-midi.

Septième séance : ouverte. Dimanche 11/11/1990. Deuxième partie de l'après-midi. Invité : un militant écologiste.

Huitième séance : ouverte. Lundi 12/11/1990. Soirée. Invité : un historien des idées politiques.

3. Cf. *La France raciste, op.cit.*

Ayant en vue l'ensemble des discussions qui se sont déroulées au long de ces quatre jours, nous examinerons maintenant les relations entre identité et politique, telles que ce groupe de jeunes skinheads les ont tissées devant nous. Nous avons choisi de le faire à partir de la transcription d'un certain nombre de dialogues/scénarios. On peut avoir le sentiment, des fois, que les propos débordent les catégories d'analyse. Mais pourquoi pas ?

I - L'IDENTITÉ EST AU CŒUR DE LA QUESTION SKINHEAD

Si ce thème est si important, c'est parce que ce qu'on est, avec les skinheads, dans la hantise de la perte d'identité. Aussi, l'identité se définit d'abord négativement, en se protégeant contre ce qui semble la détruire - le marché, le métissage, l'homosexualité. Lorsqu'ils la revendiquent à partir d'un principe positif, celui-ci n'est jamais stable. On circule indéfiniment entre l'évocation de la nation, celle de la culture, celle de la nature et celle de la race.

Toute incertitude identitaire est détestée. C'est ainsi qu'on nous explique qu'il n'y a pas de skins noirs :

Jacques : *"Le skin, c'est un mouvement blanc. Les seuls skins en Afrique sont en Afrique du Sud."*

Un chercheur : *"Et en France..."*

Jacques : *"Oui, il doit y avoir quelques crouilles dans un coin, tellement frappés qu'ils se rasent les crânes. Il y a des nuls partout. Il y a eu des juifs nazis et des choses comme ça."*

De la même manière, la perte de toute identité culturelle fait du "beur" une "sous-race" :

Jacques : *"Il n'est ni français ni arabe. Un Arabe, c'est un être humain. Un Africain, c'est un être humain. Un beur, c'est rien. Il n'a plus de sang, il n'a plus de sol. En France, c'est un bougnoul et en Algérie, c'est un Marseillais."*

L'homosexualité est une tare. Curieusement, le thème rejaillit à tout propos dans la discussion. Le commissaire se fait interpellé par Pierre, à la fin de l'entretien :

Pierre, au milieu d'un chahut : *"Vous allez travailler ?..."*

Le commissaire : *"Quoi ? Bien sûr."*

Pierre : *"Menteuse!..."*

Un chercheur intervient : *"Il y a une chose qui m'a frappé : c'est votre haine des homosexuels"* (Rigolades).

Pierre : *"C'est une sous-race".*

Paul : *"Je n'ai rien contre les pédés."* (Chahut dans la salle).

Jacques, reprenant : *"C'est simple. Tu as un ordre naturel. L'homme est fait pour se reproduire. S'il ne se reproduit pas, c'est un être taré qui n'a pas de fonction. On le tue, on le vire. C'est la première chose. La deuxième chose c'est qu'ils vivent en secte et dans une nation on ne peut pas supporter les*

sectes. Ils vivent en minorité. Ils s'aident entre eux, ils s'aiment bien entre eux."

Le chercheur : "Mais vous aussi..."

Jacques : "Oui, mais nous, on crée une nation. On ne la rejette pas. Eux, ils ont des quartiers homosexuels. Il n'y a pas de quartiers skins. Ils sont une secte. On ne peut pas supporter une secte dans une nation."

L'élue socialiste les interpelle directement sur leurs origines, auxquelles ils semblent attacher une si grande importance :

L'élue : "Est-ce que vous êtes gaulois, par exemple ?"⁴

Jacques : "Bien sûr. On est tous gaulois ici. Je sens génétiquement dans mes veines Carnac, Austerlitz, Iéna : j'ai tout ça dans mon sang. L'histoire est génétique."

L'élue : "Tu es sûr de ça ?"

Jacques : "Absolument ! Mon patrimoine, ma race, c'est toute l'Europe. Comment on peut faire marier des choses si différentes ? Vous amenez des Arabes, qui ne comprennent rien, vous amenez des nègres qui ne comprennent absolument rien, vous les abrutissez avec votre sous-culture socialiste comme on fait à l'heure actuelle dans les lycées. Vous tuez l'homme dans tout ce qu'il a : sa mémoire, vous faites des sous-hommes. C'est pour ça que je sais que j'ai Vercingétorix dans mon sang et que je suis gaulois."

L'élue : "Je me sens plus gauloise par mon look que toi."

Jacques : "Pourquoi ?"

L'élue : "Parce que je suis plus blanche que toi."

Jacques : "La race ce n'est pas les yeux bleus ou bruns. C'est simpliste votre vision. On ne nous manipule pas comme ça. Je ne suis plus un lycéen !"

La nation se sépare de la citoyenneté, pour devenir raciale-culturelle. Lors de l'entretien avec le commissaire, Christian parle de la coopération :

Christian : "Les blancs qui vont en Afrique sont des ingénieurs, des médecins. Il n'y en a pas dans la police. Tandis qu'en France, oui. Vous voyez des noirs, des Chinois, des Antillais."

Le commissaire : "Les Antillais sont français."

Christian : "Les gens qui viennent d'Afrique, comment voulez-vous qu'ils soient français, ils sont noirs."

Alain : "Comment voulez-vous qu'ils soient comme nous, ils n'ont pas la même culture."

Jacques : "Du français ils ont fait une langue créole. Ils ne se sentent pas français, ils arrivent à pervertir leur langage pour revenir à ce qu'ils sont génétiquement, c'est-à-dire, des Africains. Ils africanisent leur langue, parce qu'ils reviennent à leurs sources. Ces gens-là ne sont pas français."

Face à l'historien, ils auront l'occasion de préciser leur mode de perception d'une identité raciale. Celui-ci leur demande ce qui restera s'ils éliminent tous ceux qu'ils considèrent comme n'étant pas français.

4. Elle sait que Jacques est, par son père, d'origine turque.

Des skins : *“Restent des blancs et des européens”.*

Un chercheur : *“Les juifs sont blancs...”*

Paul : *“Les juifs ne sont pas blancs pour nous.”*

L'historien : *“Ah, ils ne sont pas blancs pour vous. Qu'est-ce qui est blanc, pour vous ?”*

Des skins : *“On vous a dit. Blanc, c'est tout ce qui est européen.”*

Jacques : *“Indo-européen, ça c'est blanc. Il y a plusieurs races dans le monde. Il y a des sémites, des négroïdes, des asiatiques et des indo-européens ou aryens, comme vous voulez.”*

L'historien : *“C'est ce que vous croyez. Mais la race n'est pas une notion scientifique. Définissez-moi, en gros, une race indo-européenne.”*

Jacques : *“C'est compliqué. La race indo-européenne regroupe tout ce qui se trouve depuis l'Oural jusqu'à l'Europe chrétienne. La race pour moi c'est un sang sur un sol. Et cette race là a la même langue, la même culture, la même histoire. Le sanscrit est une langue pour tous les européens et les indo-européens. C'est une base.”*

L'historien : *“La race n'est pas une notion historique. Les Basques, les Alsaciens, les Bretons, ce sont des indo-européens ?”*

Jacques : *“Pourquoi pas ?”*

Paul : *“Pour les Basques, ce n'est pas sûr.”*

L'historien : *“Si vous voulez, vous pouvez définir votre appartenance à un groupe selon des critères très précis, mais je vous préviens, vous allez en éliminer les trois quarts devant vous.”*

Jacques : *“Absolument pas ! Moi, je pense que l'avenir du monde n'est pas du tout social, il n'est pas dans la tolérance, mais dans la lutte raciale. Vous n'y croyez pas. Je vous démontrerai.”*

Cette revendication d'une identité raciale, pourtant, ne s'appuie pas sur une théorie de l'inégalité des races, thème que l'historien introduit, sans succès. Christian explique qu'il a vécu jusqu'à l'âge de quinze ans en Afrique, sans jamais avoir créé de problèmes.

L'historien : *“Etre blanc en Afrique, ce n'est pas la même chose que d'être noir. En tant que blanc et européen, vous y arrivez déjà en situation de domination.”*

Paul, incrédule : *“Mais non ! Expliquez-nous alors pourquoi nous avons ce capital et eux, d'après vous, ne l'ont pas.”*

L'historien : *“Vous - vous arrivez là-bas avec un capital historique de domination. Eux - lorsqu'ils arrivent ici, quel est leur capital culturel face à vous ? Ils n'en ont aucun.”*

Paul : *“C'est leur problème, ce n'est pas le nôtre.”*

Pierre : *“Oui, il faut qu'ils restent là-bas.”*

Le racisme ici est purement différentialiste. Il cherche à éloigner ce qui tâte l'identité et reconnaît l'identité de l'autre, comme ils l'ont souvent dit - pourvu qu'il reste chez lui.

II - UN DISCOURS POLITIQUE TOTALISANT

Un certain nombre de thèmes structurent l'univers politique de référence des skinheads. Nous en avons recensé cinq principaux. 1. La critique au gouvernement socialiste, ainsi qu'à la crise de l'Etat et des institutions, formulée sur un registre très proche de celui du Front National. 2. L'appel à la nation, en termes de résistance à l'invasion et éveil de l'esprit communautaire. 3. La volonté de démocratie directe. 4. L'anti-américanisme, qui apparaît aussitôt comme anti-capitalisme, et le rapport au Tiers Monde. 5. L'appel à la liberté individuelle, au nom du droit d'expression pour l'extrême-droite.

Face à l'élue socialiste, les skinheads accusent le P.S. d'avoir trahi ses promesses ; à la police ils reprochent de servir un gouvernement et non pas un Etat. A ce niveau, le contentieux est lourd : les policiers sont accusés de partialité et de s'en prendre toujours aux skins, alors qu'ils laissent "dealer" tranquillement les noirs et les beurs, au nom de l'anti-racisme.

La nation est menacée. Charles craint qu'*"avec la natalité galopante au Maghreb, et les gens qui rêvent de Dallas et compagnie, ils vont tous vouloir venir au Nord... Les frontières vont être de plus en plus ouvertes. On en a marre des gens qui nous imposent des non-solutions, qui mènent à la destruction des peuples, des races, on ne peut plus le supporter."* Et Jacques, s'adressant au commissaire : *"Cela ne vous dérange pas qu'on soit un peu sur notre propre terre les Indiens d'Amérique. Aujourd'hui on nous met pratiquement en réserve. Et dans trente ans, ce sera ça."*

Dès lors, il faut réveiller l'esprit communautaire :

Jacques : *"Je pense qu'on pourra trouver des solutions beaucoup plus valables, en remontant de l'esprit individualiste, que nous avons à l'heure actuelle, vers l'esprit communautaire de la nation."*

L'historien : *"Vous soulevez des problèmes qui sont profonds..."*

Jacques : *"L'individualisme, il faut le casser. Par exemple, au Japon, c'est l'esprit communautaire. Pendant à peu près vingt ou trente ans, ils ont travaillé pour leur pays. En même temps, en France, le capitalisme a développé l'individualisme. Maintenant on sait où on en est et où en est le Japon, parce qu'ils ont l'esprit communautaire, l'esprit de la nation."*

Aussi faut-il réveiller l'esprit de citoyenneté de cette nation qui est à la fois communautaire et raciale.

Jacques, au commissaire : *"La nation, il n'y a qu'une seule idée. C'est un sang sur un sol. Nous, on œuvre pour notre pays, pour un idéal. On œuvre pour un Ordre Nouveau. Si jamais on arrive au pouvoir, la police, on n'en a plus besoin. La police, c'est nous. On la fait naturellement. La police, c'est le citoyen. Il faut une éducation du citoyen, une éducation civique, c'est tout."*

Jacques revendique une démocratie directe, car *"la vérité émane du peuple"*.

Le commissaire : *"Vous raisonnez sur le bilan globalement positif d'Hitler."*

Jacques : *“Le problème allemand, c’est simple. Adolphe Hitler a été élu par le peuple allemand. Le peuple allemand a trouvé que ses lois raciales étaient bonnes. Si le peuple pense que c’est bon, c’est bon!”*

Le commissaire : *“Mais c’est ce que vous me reprochiez tout à l’heure. Si le peuple élit Adolphe Hitler, c’est bon. S’il élit Mitterrand, ce n’est pas bon.”*

Jacques : *“Adolphe Hitler a fait l’unanimité. Il a remporté le peuple entier. Il était l’émanation du peuple. Quand tout le peuple vote par référendum, c’est autre chose.”*

Le commissaire : *“Adolphe Hitler n’a pas été élu par unanimité. Son accession au pouvoir est légale, mais il n’a pas fait 80% des voix. Il a été élu parce qu’il faisait partie d’une coalition, qui a décidé de tenter l’expérience. Il n’a pas été l’émanation du peuple.”*

Jacques : *“Il a été l’émanation du peuple. Le fait est que le peuple était derrière lui. Demain, il y aura un problème économique, le peuple entier ne sera pas derrière Mitterrand. Tandis que derrière un personnage comme Adolphe Hitler, que je n’approuve pas dans son ensemble, toujours est-il que le peuple était derrière lui. Et la preuve en est que tout le peuple s’est levé et que tout le peuple s’est mis en marche et que tout le peuple a traversé le pays. Si le peuple décide que les Juifs n’ont rien à faire dans ce pays, ils doivent partir. Si le peuple décide que les Juifs, il faut les tuer, on les tue. Si le peuple décide qu’il faut tuer...”*

Le commissaire - *“... qu’il faut tuer les skins, on tue les skins...”*

Jacques - *“On tue les skins. Exactement. Exactement !”*

Le commissaire - *“Comment on fait pour déterminer ce que décide le peuple ?”*

Jacques - *“Il nous faut une démocratie beaucoup plus directe. C’est ce que je pense. On doit avoir un droit de veto sur les députés, le droit de les virer, un droit de regard et une plus grande application. Aujourd’hui, pendant quatre ou cinq ans qu’ils sont élus, ils peuvent faire ce qu’ils veulent. Il faut qu’il puisse y avoir une sanction... Moi, de toute façon, je suis pour qu’il n’y ait pas de parti, pour que la Nation soit représentée par un homme. Une nation c’est une seule chose et pas cent mille. C’est pas des PS, des RPR, des homosexuels, des juifs d’un côté, des Maghrébins de l’autre, des SOS Racisme. Qu’est-ce que c’est ça ?”*

Un chercheur : *“Mais la démocratie, vous êtes pour ou contre ?...”*

Jacques : *“Oui, je suis pour. On est pour une vraie démocratie, on n’est pas pour le simulacre actuel.”*

Au cours d’une séance fermée, un chercheur demande au groupe s’ils sont tous anti-américains.

Plusieurs : *“Oui, tous.”*

Christian : *“On est tous anti-capitalistes, anti-mondialistes, donc forcément anti-américains.”*

Pierre : *“Contre le marché.”*

Le chercheur : *“Mais vous êtes aussi européens.”*

Christian : *“Racialement, on n’est pas contre les américains blancs, mais contre le système économique.”*

Le chercheur : *“L’Europe...”*

Jacques : *“On ne veut pas une Europe de marchands...”*

A l'historien, Jacques explique : *“On ne veut pas une société basée sur des esclaves, payés 800 F par mois. On est contre l'esclavage et contre SOS-esclavagisme.”*

Les problèmes du Tiers Monde, par contre, ne les intéressent pas. Le militant écologiste les lance sur ce terrain :

L'écologiste : *“Entre ce qu'a pu vivre un écolo après 1968 et ce que vous vivez, il y a probablement un point de croisement. Il y a une certaine forme de révolte par rapport à une avancée du monde dans quelque chose qui peut apparaître comme non souhaitable. Bon, pour l'écolo classique, c'est une société industrielle, avec le bonheur de la consommation, et après ça, derrière, on s'aperçoit que le Tiers Monde crève de faim... Ce que je voudrais comprendre de votre part, c'est quel type de définition vous donnez à votre révolte par rapport à ça.”*

Jacques : *“Pour moi, c'est simple. Un écolo c'est un baba, c'est un ex-68, c'est un raté. C'est un type qui est incapable de quoi que ce soit et qui se replie sur lui-même. Je m'en fous si le Tiers Monde crève, je ne suis pas un humaniste : chacun sa merde. Je m'intéresse aux centrales, parce qu'elles peuvent exploser, c'est tout. Quant à la mendicité des autres, je m'en fous. Pourquoi j'aurais à m'intéresser au Tiers Monde, si le Tiers Monde ne s'intéresse pas à moi ? Le Tiers Monde nous coûte trop cher. On leur donne de l'argent depuis trente ans et ça ne sert à rien.”*

L'écolo : *“Je ne parle pas des régimes pourris, mais des gens...”*

Jacques : *“Les pays africains ne nous apportent plus rien et ils sont une charge pour le monde entier. On leur donne de l'argent, ils ne paient pas et ce n'est pas grave. Moi, si j'ai un découvert de 8.000 F à la banque, je vais en prison. C'est délirant. C'est à cause de ces abrutis qu'on n'a pas une station orbitale... Eux, ils sont dans leur terre et qu'est-ce qu'ils font ? Ils crèvent par terre... En 40 ans qu'ils sont au pouvoir, l'Afrique est maintenant un désert. Le peuple africain, le peuple noir n'existe plus. Il n'existe qu'aux Etats Unis et en Europe, de façon artificielle. C'est une race artificielle. En elle-même, elle serait déjà morte. On la fait vivre dans une réserve. C'est la logique de la nature. On ne peut rien pour eux. Ces gens sont dans un désert, ils ont la lèpre, ils ont toutes les maladies imaginables. Bon, c'est que la nature n'en veut pas.”*

Le dernier thème politique qu'évoquent les skins, c'est ce qu'ils considèrent comme une absence de liberté individuelle.

Jacques, au commissaire : *“On va trop vite, on va en prison. On boit trop : en prison. On pète trop fort : en prison. On pisse contre un mur : en prison. Il n'y a pas de liberté. Un verre ça va, trois verres, bonjour les dégâts. Bon, j'ai envie d'en boire quatre, c'est mon problème. J'ai pas envie de mettre la ceinture de sécurité, j'ai envie d'être défiguré sur mon parebrise. Je n'ai pas le droit. J'ai envie d'être révisionniste, je n'ai pas le droit. J'ai envie de porter des runes, des croix gammées, je n'ai pas le droit. Je n'ai droit à rien. C'est liberticide. C'est couvert de flics, pour tout. On ne peut rien faire. Je suis debout au Parc des Princes, j'ai envie de me mettre debout. Non, assis! Pour*

tout, c'est comme ça. Il y a beaucoup trop de flics. Parce que les gens ont tellement peur qu'on est obligé de mettre des pressions, des pressions, des pressions. Sous Louis XIV, il y avait cent fois moins de flics. Il y avait cent fois moins de meurtres. Proportionnellement, il y avait moins d'agressions".

A l'historien : *"Il y a des gens heureux d'être communistes. Moi, je n'irais pas au métro Luxembourg avec une affiche. C'est impossible. Si non, je vais en prison. Les Etats Unis sont beaucoup plus ouverts de ce côté là. Si moi, je veux croire aux fantômes, c'est mon problème. Pourquoi me mettraient-ils en prison ?"*

La force de ce discours politique, qui met très souvent les interlocuteurs sur la défensive, est dans sa fermeture et dans son intolérance. Il n'est pourtant pas sans brèche. Et lorsque des brèches apparaissent, c'est le malheur et l'exclusion qui s'y engouffrent. Alors on colmate les brèches et on remonte vers le politique, pour s'extraire de cette situation non désirée.

III - L'EXCLUSION COMME EXPÉRIENCE SUBJECTIVE FONDAMENTALE

Charles veut savoir ce que le commissaire pense des skins, celui-ci répond qu'il ne les avait jamais vus avant.

Jacques : *"De toute manière, vous avez lu les journaux...Même si vous ne les avez pas croisés..."*

Le commissaire : *"J'ai pris suffisamment de recul par rapport aux Zoulous, pour ne pas toujours croire ce qui se raconte là-dedans. Je n'en sais rien. Cela fait partie des raisons pour lesquelles j'ai voulu venir. En effet, on dit beaucoup de choses, on définit beaucoup de choses, mais tout ça ne vaut pas un dialogue hors contexte. Ce que je m'explique assez mal, c'est... comment dirais-je ... quel cheminement vous a amené à être si écorchés ? Vous êtes des écorchés vifs."*

La réponse ne vient pas tout de suite. La discussion tourne autour de questions diverses, jusqu'au moment où un chercheur dit : *"Tout le monde ne s'est pas exprimé."* S'adressant à François : *"Vous, par exemple, vous n'avez rien dit."*

François : *"Je n'ai pas l'habitude de ce genre de réunion. Je ne m'y connais pas trop, quoi. Tout à l'heure vous avez demandé pourquoi on était comme ça. Pourquoi j'étais skinhead ? Moi, j'étais petit, j'étais déjà dans une bande, une bande c'est toujours dans la rue... Moi, je me suis pris des coups dans la tête, j'en suis arrivé là. Moi, j'aimerais bien être normal - je veux dire, travailler, avoir une petite famille. J'avais eu l'occasion de fonder une famille, j'ai failli en avoir une et je n'ai pas pu parce que... j'étais en prison."*

Des commentaires épars : *"T'es con, François, t'es con."*

Jacques : *"Le primordial, c'est pas ça. Qu'est-ce que tu veux être ? Un beauf ? L'idéal de l'homme c'est de se transcender !"*

Christian, hésitant : *"Pour la descendance, quand-même..."*

Jacques : *"C'est de se transcender ! C'est de se dépasser soi-même ! Donc ce n'est pas forcément d'avoir une attitude procréative et avoir une attitude*

matérialiste. Je ne me dépasse pas, en ayant une famille et en faisant un petit travail. Je me dépasse justement en faisant quelque chose qui me dépasse moi-même.”

Plus tard, le militant écologiste les relancera sur le même thème.

L'écologiste : *“Je pense qu'il y a des points communs entre les écolos et les skins (Chahut). Ils ont en commun le fait d'être une révolte des gens qui ont vingt ans.”*

Jacques : *“Mais on n'a pas la même révolte. Vous êtes dans les bons sentiments, nous n'avons rien à voir avec tout ça. Oui, on a tous vingt ans, mais c'est tout.”*

L'écologiste : *“Je ne veux pas vous convaincre à être écolos (Rires). J'ai assez fréquenté les skins...”*

Le groupe : *“Ah bon...”*

L'écologiste : *“Eh oui, ça arrive... à Lille...”*

Jacques : *“Ils étaient violents, non ?”*

L'écologiste : *“Disons qu'il y avait de l'hémoglobine sur le tapis...”*

Jacques : *“Des arabes...”*

L'écologiste : *“J'étais responsable d'une maison d'associations, où il y avait à la fois des punks et des skins (à des heures différentes) et on faisait une radio libre. Et ça, on le faisait contre les flics et tout le monde. On a laissé un espace ouvert aux skins. C'était une époque... 1980, 1981, au début de la crise économique, et il y avait des gens à Roubaix et Lille qui étaient complètement marginalisés. Pour moi, la définition de votre révolte, et ce qui fait une différence par rapport aux écolos, c'est que vous êtes une génération des plus méprisées. Et je pense que c'est pour ça que les bons sentiments, ça vous gonfle les boules. Comme tu dis : à un moment où on pourrait faire des stations orbitales, il y a le chômage, des quartiers misérables, des zones de la ville complètement misérables. Il y a toute une génération qui s'est heurtée contre cette réalité. Non seulement l'Etat n'a pas donné de moyens à ces gens, mais, en plus, il leur a imposé de bons sentiments, alors qu'au contraire leur vie reste toujours difficile. Et la différence avec ma génération, tout de suite après 68, c'est que 68 a été le plus beau coup de pied au cul que quiconque peut rêver.”*

Jacques : *“Il y a eu quoi en 68 ?” (Rires). “68 c'est rien. Il n'y a pas eu de résultats, sauf une décadence complète.”*

Pierre : *“Qu'est-ce que 68 nous a apporté ?”*

Paul : *“En plus des métèques et de la décadence morale ?...”*

Jacques : *“L'homme avant 68 est un citoyen, un français, un père de famille, un homme responsable. L'homme après 68, ce n'est rien. Il n'y a que des être parcellisés, dégénérés et pourris. Et ça, c'est 68 qui l'a fait.”*

L'écologiste : *“Non, à partir de 1975, il y a eu la crise...”*

Jacques : *“On dit que vous êtes des dégénérés, on ne parle pas de la crise économique.”*

L'écologiste : *“Cela ne change rien. Si tu penses que je suis dégénéré, cela n'a rien à voir avec ta révolte. La question de départ est bien que vous êtes une génération méprisée...”*

Jacques : *“Parce que vous n'êtes même pas des parents, que vous êtes des*

parents méprisants!” Jacques résiste aux propos de l'écologiste pour deux raisons. D'abord pour lui dire que s'il déteste 68, c'est aussi pour tout ce que ce mouvement a représenté en termes d'ouverture des modèles de comportement et dissolution de la famille, ouverture dont ils s'estiment victimes. Mais surtout, parce qu'il ne veut pas que les skins soient perçus comme des déclassés.

L'écologiste insiste : *“Prenons acte ensemble qu'on vous a inondés de bons sentiments pour vous donner du mépris. Et il y a chez vous le sentiment de deux mépris : une société qui ne vous donne pas de place et qui vous inonde de bons sentiments...”*

Jacques, méfiant : *“On n'est pas des déclassés, une bande de marginaux complètement déclassée, ça c'est trop facile! Si on est dans la rue, ce n'est pas parce qu'on est des marginaux, des sans emploi, des ratés.”*

Un chercheur, en ton d'apaisement : *“Tout à fait d'accord. Ce ne sont pas les plus démunis qui agissent, les déclassés ne bougent pas.”*

L'écologiste : *“Je pense que si j'avais eu vingt ans au plus dur de la crise économique, je ne serais pas dans une situation très éloignée de la vôtre.”*

Exclus et désocialisés, la figure du juif apparaît aux skins comme celle du grand adversaire à combattre.

L'écologiste : *“Il y a beaucoup de critiques de votre part contre les basanés, pas tellement contre le système.”*

Pierre : *“Ce n'est pas vrai. On n'est pas cons, on n'est pas des gamins. Je ne peux pas aller casser la gueule à Harlem Désir. Il a deux gardes du corps, il est protégé. L'Arabe dans la rue, je peux lui mettre parce que je me bats à mon niveau.”*

L'écologiste : *“Les responsables économiques, vous ne les critiquez pas...”*

Jacques : *“Mais bien sûr que si. On a bien compris que le problème ce n'était pas l'Arabe de base, qui est autant victime que nous...”*

Charles : *“C'est les gens du gouvernement, qui sont juifs.”*

L'écologiste : *“Tout à l'heure vous critiquiez les banques, les capitalistes... Vous étiez beaucoup plus proches du vrai adversaire.”*

Jacques : *“Le capitaliste, pour nous, c'est un juif.”*

A l'enseignant, qui leur dit qu'un juif n'est pas différent d'un Belge, Jacques répond : *“Les juifs tuent toutes les nations, c'est pour ça.”*

L'antisémitisme se nourrit d'un soutien à la cause palestinienne.

Jacques : *“A l'heure actuelle, l'Europe, tout l'Occident est sioniste. Il y a un impérialisme débordant. Les Arabes veulent être chez eux. Ils ont raison. Les sionistes veulent être dans le monde. C'est à cause des juifs qu'on se prend des bombes. Parce qu'on méprise les Palestiniens, parce qu'on méprise les Arabes, parce qu'on méprise le nationalisme.”*

IV - DÉSOCIALISATION ET INCAPACITÉ À PRENDRE POSITION DEVANT DES ENJEUX CONCRETS

Nous avons montré jusqu'ici, à force d'exemples, comment se structure le discours des skinheads, un discours fermé, circulaire et totalisant. La force de

cet appel au politique est d'autant plus grande, qu'ils ne parviennent jamais à prendre position face à des enjeux concrets. Nous l'avons d'abord vérifié lors des discussions sur l'école.

A cet égard, leur ressentiment est extrême. Tous accusent les enseignants de passer leur temps à faire de l'antiracisme. Mais aussi l'école tue la nation parce qu'elle nivèle et massifie. A l'occasion de l'entretien avec l'enseignant, un dialogue s'engage à ce sujet :

Alain : *"Je pense que l'éducation nivèle au plus bas pour une simple raison, c'est que les principes du marketing, qui fonctionnent sur les principes de la psychologie des foules, ne fonctionnent que pour des gens qui ont un niveau culturel bas. On essaye de faire consommer des produits. Et les gens qui sont réceptifs à ces procédés sont ceux qui ont un niveau culturel bas. Donc, on nivèle tout le monde au plus bas, pour en faire des tubes digestifs. Une société de cons. Pour acheter au super-marché le plus possible."*

Christian : *"On ne nous demande pas de réfléchir."*

Alain : *"On passe au même schéma. On détruit la nation, les sentiments nationaux et communautaires et, comme ça, après il n'y a plus de nation, mais des individus qui consomment. Voilà, le grand marché."*

Un chercheur : *"Ce que vous dites m'intéresse beaucoup. Car cela peut vouloir dire deux choses différentes. D'abord, ce que vous venez de dire : on est en train de détruire ce qui restait encore de la nation, du peuple. Cet esprit mondialiste nivèle tout. Mais cela peut vouloir dire aussi quelque chose de totalement différent et que je trouve extrêmement importante. Cela peut vouloir dire qu'on empêche les gens d'être des individus au bon sens du mot, d'être capables de construire leur propre existence."*

Jacques : *"Bien sûr."*

Le chercheur : *"Des personnes, mais au sens positif."*

Charles : *"Construire la nation..."*

Le chercheur : *"Mais là, l'idée de nation n'intervient pas... Des gens qui seraient capables de faire des choix, de prendre des décisions, de réfléchir. Alors, il y a dans vos propos deux idées différentes, si j'ai bien compris."*

Jacques : *"Oui."*

Le chercheur : *"Deux choses : d'un côté, on détruit, disons, la nation, la communauté nationale ; de l'autre, ce que l'on reproche à ce système éducatif, c'est aussi de ne pas donner à chaque enfant à l'école la possibilité de devenir un sujet, quelqu'un qui crée son existence, qui est capable d'avoir une personnalité propre."*

Jacques : *"Oui, bien sûr."*

Charles : *"D'avoir sa personnalité..."*

Le chercheur : *"D'être un sujet, un acteur de sa propre vie."*

L'enseignant : *"C'est une remarque idéologique de votre part..."*

Alain, défendant les catégories dans lesquelles il s'exprime : *"Ce n'est pas contradictoire. On peut être membre d'une nation. La nation, c'est une communauté de sang et de destin et ce n'est pas un uniforme intellectuel. Dans une nation, il y en a un qui peut aimer le veau et l'autre, le porc. Il y en a un qui peut aimer le vert, et l'autre, le rouge."*

Le chercheur : *"Donc, ce que vous voulez, c'est que les gens ne soient pas"*

des consommateurs passifs. Ce que vous décrivez souvent - le type qui sort du boulot, il va chez lui, il va au supermarché, il va regarder sa télé."

Jacques : *"C'est comme ça"*.

Ce dialogue nous place à l'un des rares moments de la recherche où le groupe a "bougé", comme on dit dans l'intervention sociologique ; un des rares moments où il s'est ouvert au dévoilement de ses motivations et de son comportement à travers d'autres catégories que celles qu'il avait l'habitude d'emprunter. L'effort du chercheur allait dans le sens de détacher la critique de l'école d'une enveloppe nationaliste, fortement idéologisée, et de la ramener à l'expérience propre du jeune, engagé dans des rapports scolaires, pour vérifier dans quelle mesure il serait capable de la conflictualiser. Il est intéressant de noter qu'il a été suivi. Jacques, surtout, écoute son raisonnement et acquiesce, alors que d'habitude c'est lui qui construit des raisonnements. Ce moment est bref. Vite la discussion dérive vers autre chose. Mais, surtout, cette critique virtuelle à l'école ne peut aboutir à aucun mouvement, au sens propre. Les skinheads ont déjà quitté l'école. Ils ne se reconnaissent pas dans la manifestation lycéenne qui gronde en ce moment même dans Paris et dont "le chef", disent-ils, "est un beur".

Jacques : *"Les lycéens sont tellement débiles qu'ils ne s'aperçoivent pas que c'est une manœuvre entre Fabius et Jospin."*

Un chercheur : *"Des milliers de gens dans la rue, tous manipulés ?"*

Jacques : *"Avec la télé on peut faire descendre des millions de gens dans la rue."*

Le chercheur : *"Mais quel serait l'intérêt de monter un coup pareil ?"*

Jacques : *"L'intérêt ça peut être ça : faire une contestation pour amuser les gamins. Et enfin, quand le chef est un beur, eh bien, on aime les beurs et cela fait une société multiraciale. Je n'en sais rien."*

V - APPEL AU POLITIQUE ET VIOLENCE

Nous l'avons vu, tout le discours est dominé par l'omniprésence du thème de la violence. Une violence qui est "historique", d'abord.

Jacques : *"L'histoire de l'humanité, ce n'est pas l'amour des peuples, c'est la guerre, la violence entre les races. Depuis des millénaires, les gens s'écrasent les uns les autres. Malheureusement, mais c'est comme ça."*

Une violence qui est "naturelle", ensuite, et où par conséquent la sexualité rejaillit.

Jacques, au commissaire : *"L'homme est l'homme, vous savez pourquoi ? Parce que d'abord il a conquis sa femme, après il a conquis le blé, après avoir conquis le blé, il a conquis son chien, les vaches... On va prendre la dialectique : baisser, enculer, sodomiser - c'est le même mot. Je baise, j'encule, j'arnaque, je dirige. C'est la même chose. Moi, quand je suis sur une femme, je baise, je dirige, j'arnaque - c'est de la grammaire. C'est lamentable, mais c'est un fait. Mais bien sûr, la femme a été dominée pendant des millénaires."*

C'est un fait."

Le commissaire : *"Vous avez une conception de la femme qui rejoint celle des musulmans."*

Alain : *"Et alors ? Nous n'avons rien contre les musulmans."*

Le commissaire : *"Ah, non ?"*

Jacques : *"Non".*

Pierre : *"Chez eux."*

Jacques : *"Nous, on parle de faits. On ne dit pas que c'est bien ou c'est mal."*

Le commissaire : *"Je vous pose la question simplement pour savoir comment vous fonctionnez. Ce n'est pas pour vous juger."*

Jacques : *"On fonctionne simplement comme d'autres hommes l'ont fait. C'est-à-dire qu'ils ont explosé leurs vaches, ils ont explosé leurs voisins, ils ont explosé leurs chiens, après ils explosent la planète et ils continuent! Ils écrasent les gens par le capitalisme, ils les écrasent de toutes les manières. (En criant, presque) : Moi, je ne tolère pas d'être écrasé !"*

L'appel à la violence est d'autant plus fort dans la mesure où les skins sont entièrement désocialisés. Leur projet politique, très militant et très léniniste (au sens de *Que Faire* ?) est entièrement autocentré. Lors d'une séance fermée, un chercheur les interpelle à ce sujet.

Le chercheur : *"Votre problème est qu'il y ait un certain nombre qui fassent comme vous et qui deviennent des skins, ou c'est de construire, de réveiller la Nation ?"*

Jacques (à voix très basse et très sérieusement) : *"La première chose, c'est qu'il y ait d'autres skins et qu'ils soient parmi les nôtres et qu'ils soient valables. Et la deuxième chose, c'est qu'on soit structuré. C'est pour ça qu'on a un local. Sinon, cela ne nous servirait à rien d'avoir un local. On veut structurer ces gens-là pour faire quelque chose de concret. On n'a plus vingt ans, donc être beaucoup dans la rue d'une façon... ça ne nous intéresse pas. On a un petit potentiel qui est, je crois, de 5000 en France. Si on est intelligent, on peut être 5000 dans la rue. On veut pouvoir mobiliser, faire des manifestations, des meetings, organiser des soirées, des concerts."*

L'écologiste leur pose la même question.

L'écologiste : *"Qu'est-ce que vous pensez faire de votre révolte ?"*

Jacques : *"Un mouvement."*

L'écologiste : *"Un mouvement pour construire quoi ?"*

Jacques : *"On est en train de créer une structure politique, de monter une association, d'avoir des solutions. D'être autre chose qu'une bande de jeunes avec le crâne rasé."*

L'écologiste : *"Avec quoi, avec qui ?"*

Jacques : *"Peu importe. Si on a fait un parti écologiste, on peut bien faire un mouvement skin."*

Les chercheurs, toutefois, veulent aller plus loin. Ils placent les skins devant leur difficulté à faire face à des problèmes concrets au niveau local.

Un chercheur : *"Avec l'écologiste, vous êtes devant votre quatrième interlocuteur, et à chaque fois on observe chez vous le même mouvement : vous*

déplacez les problèmes tout de suite à un niveau idéologique, très haut. Soit vous opposez votre vision du monde à celle de vos interlocuteurs, soit vous parlez de politique internationale. Est-ce que cela ne veut pas dire une incapacité à parler des problèmes locaux, concrets ? Ce qui peut signifier, soit que vous êtes des gens socialement détachés - pas des déclassés, mais des exclus - et donc vous n'arrivez pas à avoir une capacité d'action au niveau local, d'où le repli sur la race ; ou , au contraire, c'est votre vision même du monde qui vous amène à rester à un niveau idéologico-politique très haut."

Jacques : "C'est notre vision du monde. C'est ce que je pense. Enfin, je n'ai pas pu tout saisir."

Un autre chercheur : "On a l'impression qu'avec vous on s'écarte complètement des réalités vécues pour partir dans un discours planétaire, mondial, politique."

Jacques : "On ne veut pas faire du misérabilisme. Je ne vais pas parler de ma cité. Cela ne nous branche pas. C'est pour ça qu'on essaye de parler d'autre chose. On ne peut pas parler d'une façon concrète comment telles politiques peuvent résorber le chômage. Bon, on n'est pas spécialiste là-dessus. On ne va pas parler quand on n'est pas pointu. On va faire du superficiel."

Le chercheur : "Mais qu'est-ce que vous allez dire - je reprends ici vos exemples, parce qu'ils sont très frappants - au brave type qui est beau, mais pas tout à fait encore, qui n'est pas totalement fichu, pas totalement raté, qu'est-ce que vous allez lui dire de concret ? Vous n'allez pas lui dire la même chose que le Front National, sinon il ira au Front National. Qu'allez-vous dire, sur le chômage, sur l'immigration, aux trois cents types que vous avez vus dans un bar de l'équipe de football d'un petit bled de Grenoble ? Qu'allez-vous dire à ces trois cents mecs, en-dehors de faire la fête avec eux ? Voilà ce qui m'intéresse."

Jacques : "Sur les points concrets on aura sûrement des convergences énormes avec le Front National. C'est vrai qu'il aura à choisir entre le FN et nous, mais toute la différence c'est qu'après, justement, la vision est autre, on a une façon de vivre qui est autre."

Le chercheur : "Aux trois cents mecs, vous n'avez rien à dire, alors."

Jacques : "Si."

Le chercheur : "Ils sont prêts à vous entendre..."

Jacques : "Sur quel sujet ?"

Le chercheur : "Alors, justement..."

Pierre : "On leur a tapé dans la gueule à ces enculés... Et alors ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre, moi ?"

Jacques : "Tu as raison, on va taper tout le monde maintenant." (Rires).

Le chercheur : "Blague à part..."

Pierre : "Ce n'est pas une blague." (Rires).

Le dérapage symbolique vers la violence, qu'on observe ici, n'est pas dépourvu de signification. Les skins s'aperçoivent bien que leur raisonnement est défaillant. Ils répondront d'une manière beaucoup plus explicite par la violence, juste après.

Le chercheur, reprenant : "Qu'est-ce qui vous permet de vous adresser aux gens pour créer un mouvement qui se démarque du FN ?"

Jacques : *“A l’heure actuelle, notre but est de construire un mouvement skin. D’abord on essaye de réunir le peuple, après on verra. Pour l’instant on avance lentement, donc on s’occupe des skins. Je ne vais pas partir dans tous les sens. Je ne suis pas assez intelligent pour ça.”*

Le chercheur : *“Non, mais vous avez bien compris. Avez-vous quelque chose à dire au brave jeune qui se fait chier dans son trou à côté de Dreux, qui en a marre de voir des Arabes. Qu’allez-vous lui dire ?”*

Jacques : *“C’est simple. Il y a deux solutions dans la vie. Ou bien on est un baba-cool écologiste socialisant et dans ce cas on a une vision en termes de discussion, de palabres sans fin et de soumission ; ou bien on choisit notre voie, qui est celle de relever la tête en se la rasant. Et dans ce cas-là, notre combat se fait automatiquement dans la violence, parce que le seul moyen de bouger, c’est la violence. D’ailleurs, il n’y a qu’à voir dans les lycées. Partout on dit - quand tu mets un coup de poing, c’est que tu es vraiment bête et tu n’as rien à dire. Notre démarche est complètement opposée. Il y a deux choix. Ou il choisit la violence, ou il choisit la soumission. Ou il va au RPR, au socialisme, ou il choisit notre mouvement”.*

VI - DES JEUNES

Notre analyse ne serait pas complète, sans rappeler que l’effort de mobilisation déployé par les skinheads s’adresse à un groupe d’âge.

Un chercheur : *“On peut se demander si le fait de vous constituer en force politique ne va pas vous obliger à changer un peu votre look. Non ?”*

Alain : *“Non, au contraire. Ce qui attire les jeunes dans notre truc, c’est notre look hardi, notre musique. Si on se met à changer tout ça et devenir normal, on n’aura plus personne.”*

Leur message ne s’oriente pas vers un public indéterminé :

Jacques : *“Justement parce qu’on est skin, c’est ça que nous donne la nuance de pouvoir rire et faire autre chose. Sinon on serait des pseudos Waffen SS du pauvre... On veut des locaux politiques où on puisse vraiment faire la fête.”*

Mais, par ailleurs, faire la fête peut être un formidable outil de propagande. Dès lors, on articule ce qui apparaît comme des intérêts propres aux jeunes à des objectifs stratégiques :

Un chercheur : *“Est-ce que tu penses que la politique doit passer par la musique ?” Jacques : “Oui. Bien sûr. Un moyen de propagande énorme pour nous. Un meeting, au bout de sept minutes tout le monde pique du nez, et en plus on est convaincu que ça ne sert absolument à rien. Tandis qu’à un concert, il suffit de reprendre des slogans sur un fond musical. J’ai vu Le Bérurier Noir. Les gamins y vont, on dit qu’il y a des filles, il y a à boire, on peut bien s’amuser. Le gamin est content, il a quatorze ans. Et, entre deux morceaux, on fait “la jeunesse emmerde le FN”. Il ne sait pas, il fait pareil. Oui, puisque c’est la fête, il sort, eh bien il “emmerde le FN” et dans un an voilà un militant du SCALP. Nous, on va faire la même chose.”*

VII - UN DÉSIR DE RECONNAISSANCE

Le projet politique apparaît, nous l'avons dit, très autocentré, basé sur une identité jeune, sur un rapport stratégique aux médias, mais incapable de fonder sa différence sur autre chose que la violence.

La particularité de cette bande, par rapport à d'autres, est dans la figure de son leader, doué d'une remarquable capacité d'articulation idéologique. Ce qu'elle a vraisemblablement de plus général, par contre, c'est le fait d'être fondée sur une population d'exclus. Mais le mot d'exclusion est ici polysémique, il évoque une combinatoire de privations multiples, non seulement sociales, mais affectives, une désocialisation extrême allant de pair avec un extrême désir d'action. Désocialisation (autrement dit, privation de l'expérience d'un engagement dans des rapports sociaux) d'un côté, plus leur désir d'action, de l'autre, les catapultent dans une problématique identitaire construite sur des bases, non pas politiques, mais exclusivement idéologiques - l'idéologie étant entendue ici non pas comme ce qui nourrit de sens l'action politique, mais comme ce qui remplit son vide.

En ce qui concerne Jacques, surtout, il faut ajouter qu'il est conscient des limites d'une violence pré-politique qui se solderait dans la bagarre pure, de même qu'il manifeste en permanence un désir de reconnaissance, pour lui et pour son groupe. A cet égard, la rencontre avec l'historien a été exemplaire. C'était le soir où la manifestation des lycéens avait dégénéré dans une grande casse dans Paris. Ce jour-là, Jacques a eu beaucoup de mal à tenir son groupe, très tenté par la bagarre.

Pierre : *"Il y a Black Power dans la rue."*

Jacques : *"J'en ai rien à foutre."*

Des skins : *"On va aller taper ?"*

Jacques : *"Et pour quoi faire ? Cela ne nous sert à rien."*

Pierre : *"On les laisse tout casser ?"*

Jacques : *"Oui."*

Pierre : *"On ne fait rien. On bavarde avec un mec qui me parle d'histoire et moi, j'en ai rien à foutre."*

Jacques : *"Va taper".*

Mais les skinheads restent. Pendant deux heures Jacques soutient pratiquement seul un dialogue avec l'historien. A la fin de l'entretien, il lui serre la main :

L'historien : *"Bon, je dois partir."*

Jacques : *"Vous êtes à quelle Université ?"*

L'historien : *"A Sciences Po..."*

Jacques : *"Moi, je suis à Jussieu. OK, merci."*